



Maria Kakogianni

Sous le ciel étoilé, une nuit d'été
Réflexions sur l'anarchie et la révolution

[Extraits choisis]

lundimatin

Fait et à faire

Anarchie ou le passage entre fatalité et liberté

I can't breath

Un centre, quel drame !

Moi, le ciel étoilé et la loi morale

La guerre des étoiles et l'atterrissage de la Modernité

TINA ou la pornographie de la catastrophe

Platon et le tai-chi

Arrêt radical et cercle brisé

Œdipe, l'œil de trop

Milos avec ou sans Vénus

Surveillance plate et pièges de l'horizontalité

Anarchie ou l'hystérique sublime

Bollosphère

Nouveaux fédéralismes et luttes hybrides

L'IA et ses empreintes carbone

Cartographies de lutte

Rapsodies révolutionnaires

De la pourriture des universaux

Dans la cour de récréation

Xenogenesis et le fascisme ordinaire

Le spectacle de la révolution

Plaisirs anarchiques, jouissances pirates

De la tendresse pour les planètes

*« C'est toujours des mauvaises théories
qui font que les gens bougent. »*

Jacques Rancière dans un bistro

FAIT ET À FAIRE

1. Il n'y pas une seule *archè*¹ mais plusieurs. Notre monde est polyarchique.
2. Il y a des formes positives, affirmatives d'anarchie.
3. L'anarchie n'est pas un objet de volonté mais un objet d'expérience.
4. Ce qui arrive arrive.
5. Le Capital est un monstre sans queue ni tête, d'où la difficulté pratique de lui « couper la tête ».
6. L'État est un appareil à deux têtes. Appareil répressif et appareil de gestion. Mot d'ordre et mot de passe. Il peut être fasciste et libéral à la fois, sans problème.
7. L'exploitation et l'accumulation des richesses et l'accumulation de la satisfaction sexuelle par le viol et l'épuisement des ressources humaines et non-humaines font partie du même système de domination.

1. Principe, commencement, commandement.

8. Les gens qui ne maîtrisent pas l'orthographe et la grammaire pensent. Peuvent. Sèment. Une chanson populaire le dit. Les murs aussi.

9. Un projet d'autonomie est une manière de *choisir les dépendances*. On peut dépendre de l'industrie agroalimentaire pour se nourrir ou créer et cultiver d'autres dépendances. À décliner.

10. L'homme blanc, riche, hétéronormatif et biodégradable exerce simultanément toutes les formes de domination. L'intersectionnalité n'est pas une police mentale pour classer les subalternes d'une petite part à une moindre part. Elle nomme des opérations à travers lesquelles les subalternes s'organisent pour faire le plus grand tort à l'ordre des places, des sujets, des objets.

11. L'anarchie n'est pas statique, elle est dramaturgique. Ce n'est ni une modalité d'ordre ni une modalité de désordre, mais un milieu des forces et des formes, des puissances d'affecter et des puissances d'être affecté, des puissances de faire et des puissances de ne pas faire, qui maintient dans la durée un conflit des mondes, c'est-à-dire un écart effectif à l'intérieur même de ce que peut être *un monde*.

12. La géométrie du progrès a inventé une idée de la Révolution comme rupture majuscule, coupure radicale entre un avant et un après. Cette idée a expiré en même temps que la croyance au progrès humain. Nous habitons maintenant la catastrophe et la pornographie de la catastrophe.

13. On aime penser que les autres civilisations, tout ce qui ne se supporte pas du nom de l'Occident, habitent un monde cyclique, celui des saisons, et connaissent seulement la *révolution sans histoire*.

14. Il nous faut une idée de la révolution dans l'histoire et avec des saisons. Ni cyclique ni progressiste. Qui s'attache autant à l'événement qu'à la température et à la lunaison. Extraterrestre et maximalement terrestre à la fois.

15. Deleuze disait quelque part, non sans humour, que l'étymologie est l'athlétisme proprement philosophique. Le concept de l'anarchie a longtemps subi les conséquences de cet athlétisme. On a toujours vu cet *-a* privatif et donc une forme négative, d'absence ou de vacance, l'*an-archie*. Qui commande ? L'anarchie affirmative comme expérience nomme positivement un écart. Elle nomme aussi une traversée, une épreuve et sans doute une mise en danger.

16. Il n'y a pas de pouvoir à prendre comme centre. Il y a des configurations fixes et des circuits préférentiels entre les centres de pouvoir à attaquer, à tordre, à déformer.

17. Les personnes qui ont mal au dos car elles en ont plein le dos le savent, il y a des configurations fixes et des circuits préférentiels de douleur. On n'attaquera pas le mal à sa racine.

18. Dans l'orbite circulaire, il y a un seul centre ; l'excentricité est nulle. Je tourne donc, je suis. Mêmes erreurs, mêmes jouissances, mêmes litanies. En revanche, les *planètes*² – corps célestes qui planent et qui errent – tournent en ellipse, un mouvement qui implique non pas un centre mais deux foyers. L'écart, le rapport plastique, dynamique entre les foyers donne corps effectif aux excentricités. Celles-ci ne sont pas des exceptions miniatures, des petites radicalités micro-cosmiques qui se défendent avec leur potion magique. Mais des déformations positives, des malformations heureuses, des reformatations réelles de l'orbite.

19. Il n'est de plus grande joie que celle qui dit nous, sans mendier ni récompense ni unité. Éternité par les astres qui tournent et qui errent, Victoire n'est pas un résultat, c'est le nom d'une certaine durée capable des relances. Il nous faut des nouveaux débuts, de ces nouveaux débuts qui ne sont qu'une manière de prendre le relais : une anarchie positive et régulière avec au moins deux foyers.

20. Anarchiser le monde, plutôt que le comprendre.

2. Nous utiliserons ici le mot planète dans un sens anachronique. Les Grecs anciens appelaient ainsi tout astre qui donnait l'impression d'être secoué, d'errer, par opposition aux astres qui paraissaient stables, immobiles, fixes.

Nouveaux fédéralismes et luttes hybrides

Contemporain de Blanqui, Élisée Reclus, géographe et communard, propose une réflexion singulière à propos des termes évolution et révolution. Le plus souvent ces deux notions sont considérées en termes temporels, mais le géographe apporte une figuration spatiale. L'évolution est mouvement infini, transformation incessante et graduelle des espaces et des milieux, ce sont « [les] voies lactées qui font leur apparition dans les espaces sans bornes, qui se condensent et qui se dissolvent pendant les millions et les milliards de siècles, les étoiles, les astres qui naissent, qui s'agrègent et qui meurent, notre tourbillon solaire avec son astre central, ses planètes et ses lunes, et, dans les limites étroites de notre petit globe terraqué, les montagnes qui surgissent et qui s'effacent de nouveau, les océans qui se forment pour tarir ensuite, les fleuves qu'on voit perler dans les vallées, puis se dessécher comme la rosée du matin, les générations des plantes, des animaux et des hommes qui se succèdent, et nos millions de vies imperceptibles³. » La révolution, en revanche, est présentée comme une vibration brusque, le changement brutal d'un milieu.

3. Élisée Reclus, *L'Évolution, la révolution, et l'idéal anarchique*, Lux éditeur, 2004, p. 7.

En tant que telle, elle n'est pas liée à la religion du Progrès, la révolution comme torsion locale connaît progrès et régressions. Pourtant le géographe est un révolutionnaire. Il participe à la Commune, il connaît l'exil, il participe aux émulations collectives pour un communisme anarchiste. Il ne perd pas espoir, ne se dit pas fatigué avant d'avoir combattu, ne croise pas les bras. Pendant que Blanqui, l'enfermé indiscipliné, s'accroche dans sa cellule à la révolution terrestre tout en contemplant les astres, le géographe en exil nous rapproche d'une idée de la révolution comme écart et torsion locale. Faite et à faire.

Les soulèvements de la Terre sont issus de luttes locales, situées, avec comme objectif affiché celui d'un saut d'échelle. Un premier élément important et touchant, c'est la volonté de se débarrasser du costume de superhéros. « Si la Terre est un objet céleste, c'est plutôt du sol et de la glèbe qu'il est ici question. Faire redescendre l'écologie sur terre, c'est renoncer à vouloir "sauver la planète". Cette ambition de superhéros est beaucoup trop grande pour nous. La terre n'a pas besoin de nous. Elle nous a précédé·e·s et nous survivra⁴. » C'est une nouvelle expérimentation formelle, autre que celle du parti, tout en se fixant l'objectif d'un saut d'échelle pour peser dans le conflit de forces et le conflit de mondes. Forme hybride, à la fois mouvement, organisation et école expérimentale des nouveaux fédéralismes, les soulèvements de la Terre posent la question du saut d'échelle tout en acceptant l'irréductibilité

4. Les soulèvements de la terre, *Premières Secousses*, Paris, La fabrique, 2024, p. 15.

de l'embrouille. Comment sortir des luttes miniatures, sans se trahir ? Qu'est-ce qu'une contamination positive ? Comment composer avec les saisons, les terroirs et les milieux, passer de la terre aux soulèvements des eaux ? Expérience et expérimentation sont de mise, sous condition d'un double refus : ni horizontalité pure ni Comité Central pour diriger efficacement. Ni *an-archè* ni *archè*. Mais alors quoi ? Un centre n'est pas le centre. Multiplication des comités locaux, rencontres transversales, conseils nocturnes pendant des nuits d'insomnie, levée des solidarités, liens qui se tissent entre celles et ceux qui devraient être séparé-es. Fondamentalement, il s'agit moins de chercher *un* ennemi que de cartographier des filières (par exemple la filière du béton). Dessiner une carte et naviguer vont ensemble.

« Nous sommes paysannes et paysans, victimes des pesticides, parents de victimes, riverains d'épandages de pesticides et de captages d'eau intoxiqués, scientifiques et soutiens ». Le 17 novembre 2025 un rassemblement de personnes disparates tente de bloquer le site BASF de Saint-Aubin-lès-Elbeuf. « Ce lieu incarne les dérives et l'impunité persistantes de l'industrie criminelle des pesticides : fabrication de substances hautement toxiques interdites en Europe, rejets massifs de polluants éternels dans la Seine, augmentation des cas de cancers chez les riverain.es, et lobbying brutal pour imposer un modèle agricole qui empoisonne les sols et les travailleurs et travailleuses de la terre », peut-on lire dans le communiqué de presse inter-organisations.

Les combats pour défendre des formes de vie se lient à des combats pour faire reculer les infrastructures ennemies. Des formations comme la bollosphère n'utilisent

pas seulement les infrastructures, elles sont en symbiose avec. Elles aiment l'an-archie et un certain ensauvagement, elles contaminent jusqu'à les faire pourrir de l'intérieur les réglementations et les codes juridiques. En même temps, il y a quelque chose qu'elles ne cessent d'investir : le *gouvernement des corps*. Tout en étant une base matérielle, un corps ne peut se réduire à aucune matière. Tout en étant une entité biologique, il ne peut se réduire à aucune « nature première ».

La bollosphère aime aménager l'espace en mélangeant l'espace physique et l'espace numérique, le cloud high tech. Aujourd'hui, il n'y a pas que la bouffe ultratransformée, méga pratique et hyper appétissante. Il y a des espaces ultra-transformés et qui rassemblent à la fois des propriétés de *libre circulation* et de *contrôle absolu*. Comme dans le café décaféiné, les contraires peuvent comparaître sans cohabiter, sans se mettre en relation ou en conflit. Ni amis ni ennemis. Dans une gare, le touriste ou l'homme pressé partagent un espace ultratransformé avec la SDF et la femme de ménage sans-papiers.

Don't worry, be safe ! Grâce à nos navigations en ligne, nos vies sont classées, codées, enregistrées. La bollosphère investit dans l'automatisation du contrôle d'accès, la gestion des flux et des frontières, ou encore la sécurisation de l'espace public. Elle pratique à la fois la concentration horizontale et la concentration verticale. Elle aime concentrer plusieurs entreprises dans le même secteur (horizontalité) – par exemple contrôler plusieurs maisons d'édition en même temps – mais elle aime aussi concentrer plusieurs entreprises tout le long de la chaîne (verticale) : institut de sondage, école de

NOUVEAUX FÉDÉRALISMES ET LUTTES HYBRIDES

journalisme, journaux gratuits, chaînes de télévisions, maisons d'édition, salles de spectacles, logiciels de billetterie. La bollosphère construit tout un *univers* pour les atomes individualisés libres – les bulles. Elle possède ainsi Relay, enseigne où l'on trouve les livres, les journaux et les magazines qu'il faut, présente dans les gares, les aéroports et les stations de métro. Le touriste et l'homme pressé peuvent circuler sans entrave, à côté du portique antiviol, assise par terre la SDF peut espérer un petit sou. Momentanément la connexion haut débit ne marche pas.

Nous habitons des espaces ultratransformés et il nous faut des luttes hybrides, tentaculaires, qui font descendre l'informatique et l'IA sur terre. L'ennemi ne peut être abstrait, sinon il n'y pas de *scènes* de confrontation. La pratique cartographique est indissociable de la lutte pour nos milieux.

Nous sommes dans l'après-guerre. Les Trente glorieuses, avec l'émergence du numérique des étranges êtres comme le flux, l'hyperconnexion, le virtuel, l'infosphère marquent avec leurs empreintes les imaginaires cartographiques, l'aménagement des espaces de contrôle mais aussi l'analytique de la domination. Exit le pouvoir disciplinaire d'en haut, la nouvelle narrativité parle alors de *pouvoir en réseau*. La centralité de l'exploitation capitaliste du travail est déplacée par une domination polymorphe, venue se loger à l'intérieur de tout type de relation, au travail, mais aussi à la maison, à l'école, sur un terrain de foot, entre militants et militantes d'une organisation pour les droits civiques, bref, le pouvoir est partout. De l'autre côté, l'utopie des réseaux participe à un nouvel imaginaire politique des formes de lutte et d'organisation qui se veulent absolument horizontales, flexibles, légères, a-centriques. Le miracle de la multitude et de ses révoltes sans Révolution vient remplacer le Parti, le Syndicat et un sale gosse, le Prolétariat.

On peut parler d'une transformation de l'imaginaire cartographique passant d'une représentation spatiale avec *un centre* (archè) à une représentation *sans centre*. De l'idée d'un pouvoir central, d'une source de souveraineté, appartenant à quelques-uns, à l'idée d'un pouvoir

en réseau dans lequel tout le monde est pris. Tout ça n'était pas l'œuvre de quelqu'un, c'était la vibration d'une époque, un climat. L'époque se voulait antidialecticienne et célébrait les multiplicités contre les grandes oppositions. On trouve chez Foucault une articulation singulière : chez lui pas d'opposition binaire et globale entre dominants et dominés, il essaie de théoriser un pouvoir d'en bas. En même temps et pour la même raison, des points de résistance sont présents partout. « Il n'y a donc pas par rapport au pouvoir un lieu du grand Refus – âme de la révolte, foyer de toutes les rebellions, loi pure du révolutionnaire. Mais des résistances qui sont des cas d'espèce : possibles, nécessaires, improbables, spontanées, sauvages, solidaires, concertées, rampantes, violentes, irréconciliables, promptes à la transaction, intéressées, ou sacrificielles¹. »

Aujourd'hui le climat semble changer. Nous avons besoin d'autres cartographies, d'autres représentations du pouvoir que ce pouvoir *a-centrique*, coextensif au multiple des résistances. Tout simplement parce que dans le rapport de forces avec la bancocratie sans frontières, les géants industriels, les GAFAM, la bollosphère... on perd, on recule et malgré nos efforts, c'est souvent sans combat. Plutôt qu'un déclin de l'État-nation et sa dissolution dans le mouvement de la mondialisation, le jeune XXI^e présente de nouvelles formes d'hybridation entre un appareil d'État policier, des machines de guerre et un techno-féodalisme. Plutôt qu'un pouvoir d'en bas, un millefeuille de dominations et d'exploitations. Foucault

1. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité I : la volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976, p. 126.

ne considère le pouvoir ni comme institution ni comme structure, c'est le nom d'une *situation stratégique* complexe dans une société donnée². Il n'y a pas une ontologie du pouvoir chez Foucault, aujourd'hui, il serait sûrement le premier à essayer de se déprendre de lui-même, à voir autrement pour lutter autrement.

Si la tradition marxiste a été obsédée par la grande stratégie, à l'inverse, aujourd'hui, il est remarquable combien les « penseurs du vivant » ignorent ou décident d'ignorer toute pensée en situation stratégique et tactique, tout rapport de forces. Pas plus qu'il n'y avait un sens de l'Histoire, il n'y a de Modernité qu'il faut faire atterrir. Nous avons à construire des scènes de confrontation, des refuges et des barricades, ce qui nécessite, en partie, de matérialiser le numérique, de faire atterrir l'informatique et l'IA. Cette tâche implique des nouvelles cartographies qui permettent de tirer des lignes entre les barbelés, les camps de réfugiés et les institutions lourdes comme l'État-policier d'un côté, l'espace cloud et l'infosphère de l'autre. La société disciplinaire et la société de contrôle coexistent. Il n'y a pas un pouvoir d'en bas qui aurait remplacé le pouvoir classique d'en haut. Il y a des formes d'organisation et des formes de circulation entre des centres de pouvoir. De l'autre côté, les résistances multiples, les luttes symboliques, réelles, improbables, incommensurables, nécessaires, les fuites spontanées, les cultures sauvages posent la question des nouveaux fédéralismes. Non pas a-centriques mais polycentriques.

2. « [...] le pouvoir, ce n'est pas une institution, et ce n'est pas une structure, ce n'est pas une certaine puissance dont certains seraient dotés : c'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée », *ibid.*, p. 123.

L'émanicipation a plusieurs dimensions. Ou peut-être devrions-nous mal l'écrire avec l'aide de Lacan : dit-mensions. Chaque dimension n'est pas relative mais absolue. Par exemple la dimension décoloniale n'est pas une partie ou une particularité qui doit se composer avec d'autres (classe, sexe, âge, environnement...). S'il est toujours possible de rajouter une dimension, il est impossible de traduire complètement une dimension dans une autre. Il y aura toujours un reste. C'est tout l'enjeu des expériences fédéralistes réelles. Face aux dominations multiples, des résistances et des insurrections multiples. Mais pour se fédérer, elles doivent apprendre à se toucher et une certaine tendresse – la tendresse du hérisson. Le rapprochement, parfois ça pique. Ce n'est pas une tendresse de bisounours, toute douce et toute lisse. Les violences et les agressions d'antan ont laissé des traces, ça peut rendre difficile le rapprochement, le contact, faire bloc.

Dans un rayon de supermarché, on trouve des shampoings pour cheveux gras, secs, usage fréquent, colorés, blonds, châtains, fins, cuir chevelu sensible, et ainsi de suite. Les particularismes se découpent à l'infini. Il y a des féminismes réactionnaires, anticapitalistes, bourgeoises-chrétiennes, survivalistes contre l'avortement, pour l'avortement, blanches, non-blanches, roses, sauvages, queers, solidaires. Tous les féminismes ne sont pas composables, encore moins tous les féminismes avec tous les écologismes et les anticolonialismes, et ainsi de suite. Qu'en est-il de la tendresse du hérisson ? Comment agencer des collaborations ? La politique ne sera jamais un « théâtre des négociations » entre différents intérêts ou particularités. C'est un espace de

conflictualité entre absolus. Ni horizontalité pure, ni restauration de l'Un, il y a des absolus qui s'opposent et d'autres qui se rencontrent en se heurtant.

Une formation comme la bollosphère n'est pas *a-centrique*, elle est plutôt *pluricentrique*¹. Plusieurs points dans son espace ont des attributs, des fonctions, des pouvoirs de la centralité, mais il n'y a pas un centre qui peut se dire « Le » centre. L'important, ce sont les circuits, les circulations. Un système de domination et d'exploitation est potentiellement plus stable, car moins attaquable, s'il n'a pas un endroit fixe qui peut se dire « Le » centre. Autrement dit, si sa matrice bouge. Voilà une idée qui n'est pas nouvelle : l'utérus mouvant. Dans la médecine hippocratique, *hustera* (d'où le mot hystérique), c'est-à-dire l'utérus ou la matrice, bouge partout dans le corps des femmes. Mais c'est peut-être aussi une des images farfelues de l'anarchie. Le capitalisme le plus sauvage aime et désire une certaine anarchie. Reste à voir, c'est-à-dire expérimenter, comment nos assemblages populaires, nos milieux de lutte peuvent être des hystériques sublimes : donner corps, matière et esprit à une autre anarchie. Positive et régulière.

1. Il y a des territoires qui sont en situation de périphérie non pas par rapport à un centre mais par rapport à plusieurs centres : ce sont des territoires pluripériphériques.

Xenogenesis et fascisme ordinaire

L'humanité est arrivée à son autodestruction. Seuls quelques humains ont survécu grâce à des extraterrestres. Lilith se réveille dans un vaisseau géant. Elle a une cicatrice. Est-ce qu'on est intervenu sur son corps pendant qu'elle était endormie ? Pour survivre, elle va devoir accepter le contact avec les Oankalis, des êtres tentaculaires, hyper-sensitifs et hyper-empathiques qui n'ont pas de planète où retourner. Les Oankalis cherchent des formes de vie avec lesquelles s'hybrider. Si les humains s'unissent avec les Oankalis, l'humanité en tant que telle disparaîtra, et s'ils ne le font pas, l'humanité disparaîtra aussi.

*Xenogenesis*³ d'Octavia Butler est une réflexion sur le métissage, l'hybridation, la colonisation, le rapport à l'autre, à la fois attirant et répugnant. La forme du roman est une série de dialogues. Les Oankalis ne sont pas « les mauvais », pas plus que les humains ne sont de simples victimes. Experts en ingénierie génétique, les Oankalis peuvent donner des ordres chimiques en nettoyant le cancer dans un corps humain ou en mettant une femme enceinte. Mais comment un corps est-il violenté ? Dépossédé de sa maternalité ? Jusqu'où accueillir

3. Octavia E. Butler, *L'Aube (Xenogenesis, tome1)*, éditions Au diable vauvert, 2022.

l'autre ? Si l'humanité doit être abandonnée, est-ce qu'il y a de l'humain à ne pas abandonner ?

« – Je t'ai mise enceinte de Joseph. J'aurais préféré attendre, mais je voulais utiliser sa semence, et pas une empreinte. Un enfant conçu à partir d'une empreinte ne vous aurait pas été aussi étroitement apparenté. Et je ne peux pas garder les spermatozoïdes en vie éternellement.

Elle le fixait, bouche bée. Il parlait avec désinvolture, comme s'il discutait de la météo. Elle se leva et voulut s'éloigner de lui, mais il l'attrapa par les poignets. Elle tenta alors de se dégager violemment, s'apercevant aussitôt qu'elle n'y parviendrait pas. "Tu as dit..." Essoufflée, elle dut recommencer. "Tu as dit que tu ne le ferais pas. Tu as dit..."

– Que je ne le ferai pas avant que tu sois prête.

– Je ne le suis pas ! Je ne le serai jamais !

– Tu es prête à porter l'enfant de Joseph. La fille de Joseph.

– Sa fille... ?

– J'ai mélangé une fille pour te tenir compagnie. Tu es très seule depuis quelque temps.

– À cause de toi.

– C'est vrai. Mais une fille te tiendra compagnie longtemps.

– Ce ne sera pas ma fille.

Elle tira de nouveau sur ses bras, mais il ne la lâchait pas. "Cette chose ne sera pas humaine." Elle regarda son propre corps, horrifiée. "Elle est en moi, et elle n'est pas humaine !". Nikanj l'attira à lui, enroulant un bras sensoriel autour de sa gorge. Elle crut qu'il allait lui injecter un produit qui lui ferait perdre connaissance.

Elle attendit l'obscurité qui s'ensuivrait avec impatience. Mais Nikanj ne fit que la rasseoir sur le rondin. "Tu auras une fille. Et tu es prête à être mère"⁴. »

Le premier chapitre dans la trilogie d'Octavia E. Butler s'intitule « Le ventre ». La fiction qui a comme personnage Lilith peut réveiller des fantômes et des mémoires oubliées, ces souvenirs perdus, sans trace, des femmes noires dans les Amériques pendant l'esclavage. Ce n'étaient pas seulement leurs corps qui étaient réduits en esclavage, mais en plus, leurs ventres. En plus d'être asservies, elles devaient devenir la fabrique d'autres corps asservis.

Il ne serait peut-être pas inintéressant de mettre en perspective ce roman du ventre de Butler avec Heidegger et son ontologie de l'Ouvert. Le philosophe allemand inaugure un geste que d'autres penseurs ne cessent de reprendre : remonter vers l'*archè*, cette Origyne qui parle grec, non pas pour retrouver une positivité mais pour retrouver une vacance. L'Ouvert laisse entrer. Attention âmes sensibles s'abstenir. Exit la métaphysique comme substance ou présence. La construction politique, la construction métaphysique, le monde humanisé est déclaré sans fondement. Son seul fondement est l'absence de fondement, l'*archè* devient alors fondamentalement *an-archique*. Avant d'être une positivité, c'est d'abord une vacance, un vide.

Qui commande ? Qui est l'*archè* ? Telle est la question métaphysique, cette pensée du fondement, cette logique du principe, que l'on fait démarrer sur le dos des Grecs il y a vingt-six siècles. C'est moins une théorie que

4. *Ibid.* p. 412.

notre logiciel théorico-philosopho-politique. Heidegger est un épuisement de la métaphysique. Et qu'est-ce qu'il répond ? Rien. Non pas qu'il n'y a rien qui commande, mais il n'y a rien à partir de quoi commander. La responsabilité pratique de la Raison kantienne fait naufrage.

Le concept philosophique de l'événement est irréductiblement lié à la déconstruction heideggérienne et à l'être ouvert. Scène paradoxale ou pour le moins cocasse, car tout le monde le sait, Heidegger est un nazi. C'est plutôt un nazi ordinaire. Et c'est peut-être ça qui est le plus effrayant. *Le cas Heidegger* dépasse la question d'un simple individu, la petite biographie d'un grand philosophe qui a pu être aussi un nazi ordinaire. C'est un symptôme. Comment, d'une ontologie de l'Oouvert, arrive-t-on à un fascisme ordinaire ? Sa pensée ne semble pas fondamentalement fasciste, ça ne semble pas une conséquence directe.

Aujourd'hui, le fascisme ordinaire semble moins une idéologie qu'un style. Une attitude. Des fachos partout. La banalité du mal, telle que proposée par Hannah Arendt relève d'enjeux différents que ce fascisme ordinaire. Arendt tente de penser la fabrique de l'homme-logistique. Ce n'est plus l'homme administré ou à administrer, à encadrer, à discipliner, c'est l'homme-administration. Des hommes deviennent de simples rouages dans une machine d'État. Eichmann est un petit fonctionnaire médiocre, il ne pense pas à ce qu'il fait ou à ce qu'on lui demande de faire. Il commet des crimes atroces tout en étant incapable de former des jugements moraux. « Ce n'est pas moi, c'est l'État », « ce n'est pas moi, ce sont des ordres ». Eichmann semble

abandonner sa capacité de penser et de juger pour se dissoudre entièrement dans son devoir d'État. Dans le cas Heidegger, en revanche, la pensée ne semble pas abandonnée, elle est même forte, très forte, mais prend une tournure compatible avec un fascisme ordinaire et banal.

La gauche des éclaireurs voudra toujours expliquer que les gens sont trompés, qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne pensent pas vraiment, le RN normalisé, *dark MAGA*, la fachosphère... ils sont aveuglés. Il est beaucoup plus difficile de supposer que non, ils pensent. Comme le philosophe allemand, ce n'est pas par illusion ou bêtise. C'est peut-être l'un des plus vieux vices du gauchisme ordinaire que de se penser dans une forme de supériorité pensante qui dispose des lunettes pour corriger la vue (des autres). Il faut partir de l'hypothèse inverse : le fascisme ordinaire n'est pas un abandon de la pensée – mais alors comment l'appréhender ?

Le film de Jonathan Glazer, *La Zone d'intérêt*, nous en offre peut-être un portrait. C'est l'histoire d'un homme et de son épouse qui vivent avec leurs cinq enfants dans une maison magnifique. Le jardin est petit mais agréable et fleuri, il y a une piscine. Mais voilà que quelque chose arrive. Le père doit changer d'emploi, c'est le départ d'un petit drame familial. Il *se trouve* que son travail est d'être le commandant nazi du camp d'Auschwitz. Mais c'est juste le décor, ce n'est pas ça l'histoire, l'histoire est un petit drame familial parce que le père doit changer d'emploi. L'annonce arrive et les personnages doivent composer avec cet événement. Toujours présent, le cadre génocidaire n'est pas montré directement. On l'entend, on voit la fumée sortir des

usines à gaz. Aujourd'hui aussi on entend, on voit, on sent. Les morts en Méditerranée sont aussi nos morts, les morts en Palestine sont aussi nos morts, les morts en Ukraine sont aussi nos morts. Comment vivre une vie non fasciste est une question qu'il va falloir apprendre à nous poser.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Nous savons ce qui se passe, nous ne pouvons pas faire grand-chose.

Liberté, égalité, justice en action, révolution sont devenues pour nous des positivités coupables. Heidegger inaugure une nouvelle manière d'investir l'archè. Au lieu d'une positivité, une ouverture, lieu de tous les possibles. Mais là où tout est possible rien n'empêche de devenir facho. Une vie ordinaire fasciste fait partie des possibles. Rien n'y conduit nécessairement, mais rien ne l'empêche. Aucun principe positif, aucune responsabilité pratique, aucun tact. L'Ouvert laisse entrer. Quel corps accueille le « tout est possible » ? « Était-ce là ce qui l'attendait ? Insémination artificielle forcée ? Gestation pour autrui ? Stimulation ovarienne et "don" d'ovocyte forcé ?¹ » *Xenogenesis* pose la question du devenir mère, matrice ou maternité dans un monde où il est impossible de continuer à être comme avant. Pour ceux qui sont là comme pour ceux à venir.

1. *Ibid.*, p. 110.

Le spectacle de la révolution

À la passion de l'Ouvert, nous préférons les matrices Arévolutionnaires errantes et les doubles fentes. S'il y a une anarchéologie à faire, ce n'est pas par un retour aux Grecs, à l'*Archè*, c'est dans la privatisation de l'universel et l'occidentalisation de la Grèce. L'anarchie pousse par le milieu et en tant que milieu. Elle concerne des écarts et des nœuds où des révolutions se parlent et se relancent. Révolution française, révolution haïtienne, révolution grecque. Non pas Origyne, mais matrice errante et hystérie sublime. Allons allons recommençons ! Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'événement et qu'on est condamné-es à tourner en rond, mais qu'il n'y a pas l'Événement.

Peu de gens le savent mais Kant, le philosophe des Lumières, a aussi écrit de la science-phiction. C'est dans la deuxième dissertation du *Conflit des facultés*². Kant cherche un segment de l'histoire des hommes non pas passé mais à venir. Ce n'est pas une histoire placée au futur qui éclaire le présent (ce que font habituellement les récits romanesques de science-fiction), le philosophe cherche un récit historique qui devine ce qui est en gestation dans le temps à venir. Il est question de

2. Emmanuel Kant, *Le Conflit des Facultés et autres textes sur la révolution*, Payot, 2015.

matrice. Il est question de prédiction. La science-fiction philosophique de Kant consiste à essayer d'anticiper des progrès à venir non pas pour des individus ou des peuples particuliers mais pour le genre humain sur Terre.

Quelle est la date à laquelle le philosophe cherche ce qui est en gestation ? Nous sommes en 1789, il y a un événement en cours, la Révolution. Kant écrit en étant spectateur. Selon l'anecdote, le philosophe suivait un régime de vie strict, avec un rythme de travail soutenu, organisé, parfaitement réglé, et une promenade à heures fixes. On raconte qu'il ne modifia la trajectoire de sa promenade que deux fois, la première en 1762, pour se procurer un exemplaire du *Contrat social* de Rousseau, et une seconde en 1789, pour acheter la gazette après l'annonce de la Révolution française.

Connaître la loi du mouvement de la Lune autour de la Terre, c'est pouvoir prévoir où elle sera dans quelque temps, quand se produira sa prochaine éclipse, etc. Il s'agit de le savoir *a priori*. Aussi étrange que ça puisse paraître, c'est ce type de prédiction que cherche le philosophe : une histoire au futur *a priori* quant au genre humain. Il commence par énumérer les possibilités, elles sont au nombre de trois. Soit le genre humain recule continûment dans le pire, soit il avance constamment en mieux, soit il stagne éternellement. Pour cette dernière option, Kant donne une image, le mouvement cyclique. Stagner éternellement, c'est tourner éternellement en rond autour du même point. Trois possibilités donc :

LE SPECTACLE DE LA RÉVOLUTION



Progrès = spectacle révolutionnaire



Régression = terrorisme



Cycle = stagnation

Kant appelle terrorisme l'assertion selon laquelle le genre humain recule continûment. On pourrait dire, avec lui et contre la publicité actuelle, que le terrorisme est une catastropho-logique dans laquelle on reconnaît continuellement des signes de régression, de recul, de perte. Dans ce sens oui, notre époque est terroriste. Les Lumières sont devenues sombres et c'est là quelque chose qui arrive à la pensée dans son ensemble, ça ne concerne pas seulement la nouvelle Réaction, ça affecte plus généralement nos logiques, nos raisons. Il y a quelques années, on a entendu parler de platisme à propos des gens qui pensent sérieusement que la Terre est plate. Ç'a pu faire rire, ç'a pu paraître comme un phénomène restreint, un peu exotique, de même que les premières images d'un candidat à la présidentielle en Argentine qui faisait des discours à la tronçonneuse. C'est un rire arrogant des gens qui rient des bouffons. C'est beaucoup plus difficile de prendre cette

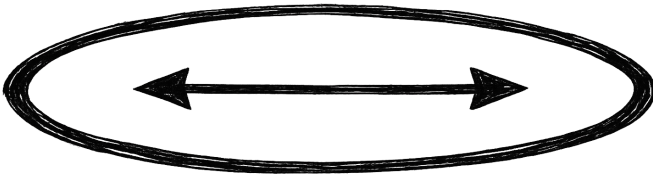
bouffonnerie au sérieux comme quelque chose qui nous concerne, qui nous affecte, qui affecte le « nous » auquel nous appartenons. L'esprit d'une époque, une atmosphère, un air du temps.

Dans sa science-fiction, Kant pense trouver un signe dans son actualité, un signe qui permet cette histoire future *a priori* dans le sens d'un progrès du genre humain. Et quel est ce signe ? On aurait pu imaginer comme réponse : la Révolution. Mais ce n'est pas tout à fait ça. Le philosophe nous surprend un petit peu, ce n'est pas l'événement en lui-même, c'est son spectacle. Le spectacle de la Révolution est signe de progrès. Pourquoi ? À cause de l'enthousiasme qu'il provoque chez les spectateurs, dit Kant. C'est quelque chose que l'on a peut-être du mal à comprendre, tellement il est devenu étranger à notre temps. L'important, dit-il, ce n'est pas la réussite ou l'échec, si la révolution va échouer à la fin. L'important, c'est l'enthousiasme qu'elle provoque chez celles et ceux qui regardent. C'est l'*adhésion affective* à la révolution. C'est ça qui fait signe. Car un véritable enthousiasme, pour le philosophe allemand, ne peut être greffé sur l'égoïsme ou l'intérêt particulier, l'enthousiasme pour la révolution fait signe vers la société cosmopolite et la paix universelle.

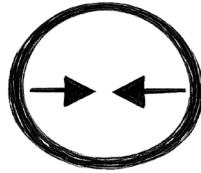
Il est 23h53 à l'Isle sur la Sorgue. Le ciel est clair ce soir, le mistral a soufflé. Deux femmes et deux enfants sont assis par terre, sur l'herbe, en plein milieu d'un parking improvisé pour un festival de musique dans une ferme agricole où depuis peu l'exploitation s'est arrêtée. La lune n'est pas visible, peut-être se cache-t-elle derrière la haie des peupliers. Vu depuis l'endroit où nous sommes actuellement dans l'histoire humanisée, Kant

s'est royalement planté. Mais ce serait faire les beaux jours de notre intelligence et traiter le philosophe des Lumières comme un bouffon. Kant s'est peut-être planté dans ce qu'il pensait prévoir, mais il a prévu quelque chose à quoi sa pensée ne pensait pas, le terrorisme dans lequel on vit. Et ce terrorisme concerne aussi et peut-être surtout le spectacle révolutionnaire. Aujourd'hui, quoi qu'il arrive, on ne voit que des défaites, des occasions ratées, on fait le bilan des regrets. Le désastre révolutionnaire est devenu notre *a priori* historique.

Le philosophe des Lumières a changé la trajectoire de sa promenade pour aller se procurer la gazette qui annonçait la Révolution. Aujourd'hui, presque aucune nouvelle ne nous surprend. Et c'est peut-être ça le plus effrayant. La modernité a rêvé de Progrès, c'est le nom de son *hybris*. Mais elle a aussi rêvé de liberté, d'égalité, d'émancipation universelle contre le cycle de la servitude et du mépris. C'est peut-être le nom de ses événements en tant que *précédents*. Oui des gens se sont levés pour briser leurs chaînes, faire des révolutions. S'il faut abandonner l'idée du progrès humain, comment déformer le fatalisme de la catastrophe, son terrorisme ? Kant pointe trois possibilités (progrès, régression, cycle). Il y en a une quatrième qui ne s'ajoute pas exactement aux trois premiers, elle les noue ensemble : l'ellipse.



Dans une ellipse, il n'y a pas Un centre, un Souverain, un point-maître. Le Bien. Pour former une ellipse, il faut un minimum d'écart, de non-correspondance avec soi-même. Le Moi n'est pas maître dans la maison. Plus l'écart grandit, plus l'ellipse tend vers la ligne. À l'inverse, plus l'écart diminue, plus ça ressemble à un cercle. Dans le va-et-vient entre ligne et cercle il y a une plasticité de l'écart.



Il y a des ellipses plus ou moins linéaires, plus ou moins cycliques. Appelons *événement* non pas le miracle de ce à partir de quoi il faut refaire monde, en somme un nouveau Centre, mais un rapport plastique entre points-centres. C'est une figure anarchique de l'événement. Celui-ci ne se mesure pas en termes d'origine ou d'*archè* mais en termes de relances positives et régulières. Un événement relance, redistribue, modifie, courbe les rapports entre centres. Centres de domination, centres d'éducation, centres de gouvernement, centres de publicité, centres de loisirs, centres de plaisirs. Anarchie positive et régulière.

Il est presque minuit à l'Isle-sur-la-Sorgue. Les étoiles aussi peuvent trembler. Qui n'a pas regardé un jour le ciel étoilé en partageant un petit moment de complicité ? T'as vu comment elle brille celle-là ? Et la casserole ? Elle est où la Grande Ourse qui ressemble

LE SPECTACLE DE LA RÉVOLUTION

à une casserole ? Lorsqu'une joie anarchique s'empare de l'âme, le plaisir n'est pas seulement sensuel ou spirituel mais une circulation entre les deux. Révolution française-révolution haïtienne-révolution grecque, une anarchie par le milieu ne concerne pas le commencement (*archè*) ni les dramaturgies du retour. Elle concerne des étoiles qui tremblent, des insurrections qui se parlent, des révolutions qui se relancent. Résistance à l'oppression, devoir d'insurrection, justice en action, liberté, égalité, solidarité, dignité, ce qui importe n'est pas l'origine, la matrice, la dette impayable. Seules importent les relances non autorisées, les jouissances pirates.